

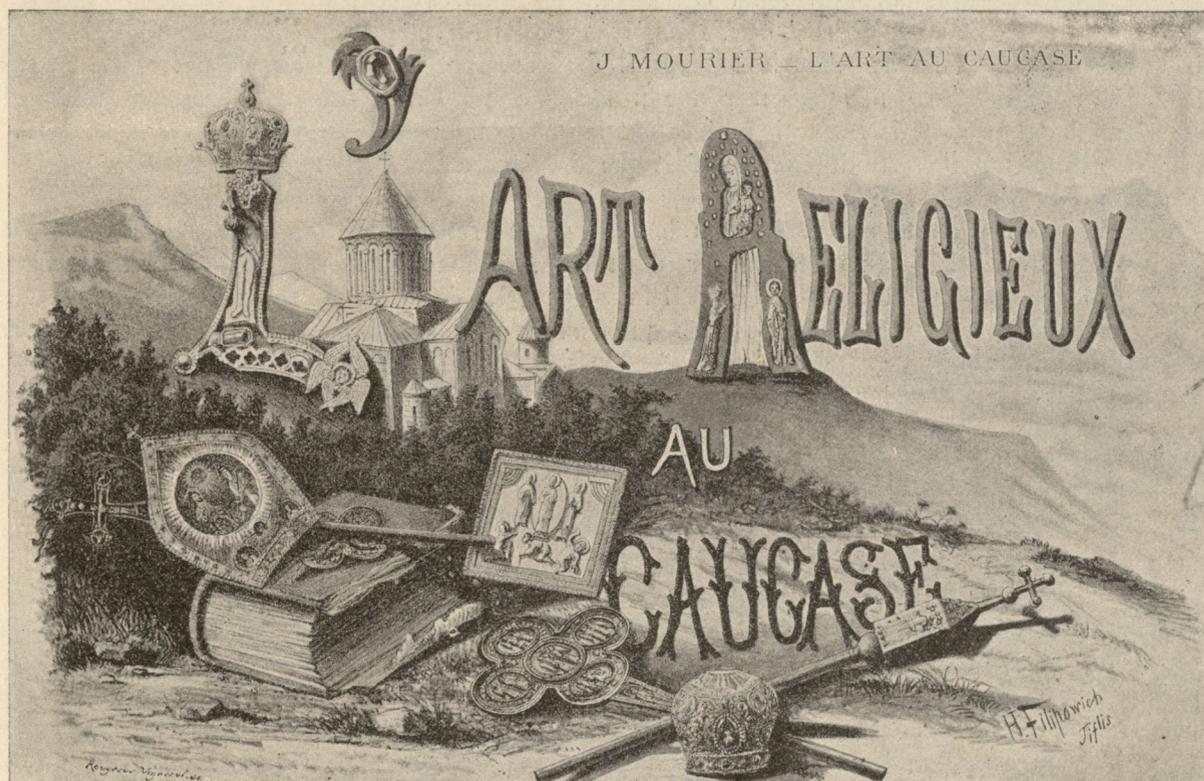
LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 3

1901—1902

Bibliographie caucasienne



En-tête composé et dessiné par Filipowich

LES AFFAIRES DE BAKOU

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS AU CAUCASE *

L'European Petroleum, et surtout la Russian Petroleum and liquid fuel C^o. Ld., dont le succès avait été retentissant à Londres, furent suivies de près par d'autres affaires. Inutile de dire que presque toutes furent proposées en France avec un égal insuccès.

La constitution de la Schibaeff Petroleum C^o. Ld. eut lieu en février 1898, mais elle se fit sous une autre forme plus expéditive: au lieu d'acheter les exploitations et de les payer à leur propriétaire,—comme il s'agissait ici d'une Société russe déjà constituée,—le groupe anglais acquit purement et simplement les actions de cette Société qui possédait les exploitations de S. M. Schibaeff et C^o. La Société russe subsista encoré, mais ses titres furent mis en portefeuille par la Société nouvelle anglaise. M. Wagstaff, qui avait été l'intermédiaire de la négociation, fut désigné pour en être le directeur, de même que M. Schumacher était directeur de la Russian Petroleum and L. F. C^o. Ld., et que M. Alexandre Klein dirigeait l'European Petroleum C^o. Conduites par ces trois chefs, ces affaires ne pouvaient manquer de prospérer; on sait quel fut leur succès.

Puis vint la Bakou Russian Petroleum C^o. L., constituée en juin 1898. Cette Société nous donne un exemple des plus intéressants au point de vue qui nous occupe, c'est-à-dire l'étude de ce que firent les étrangers à Bakou et de ce que nos compatriotes auraient pu et peuvent y faire encore.

La Société Bakou Russian Petroleum C^o. acquit les affaires Araféloff et Boudagoff. Les terrains qu'elle possédait à Balakhané, Sabountchy, Romany et Bibi-Eibat étaient certainement dans de bonnes régions et avaient un rendement, mais le capital à rémunérer était considérable; il fallait nécessairement aviser promptement pour assurer une production qui permit de distribuer un dividende. A Londres aussi bien qu'à Paris les actionnaires ont la même nature et ne veulent pas attendre. Constatons qu'il y a pourtant cette différence: c'est que de l'autre côté de la Manche on se décide plus rapidement à faire le nécessaire.

La Société avait à sa tête à Bakou un homme d'une trop grande capacité pour qu'il hésitât à assurer ses revenus. M. Max Schumacher était déjà, comme nous l'avons dit, directeur de la Russian Petroleum and liquid fuel C^o. Ld.; il fut aussi celui de la Bakou Russian Petroleum C^o. Ld., et ce fut grand profit pour ces deux Sociétés que d'avoir un chef unique dont la compétence et l'autorité étaient incontestables.

La Bakou Russian Petroleum C^o. acquit donc d'autres affaires en pleine marche, telles que Arménia, Armavir, Arshalins, une partie des exploitations Adamoff frères etc.; en outre, elle prit de nouvelles concessions sur des terrains neufs avoisinant les siens; elles établit des ateliers de constructions qui sont un modèle du genre; bref, elle assura le présent et l'avenir, et si ses dividendes n'étaient pas momentanément comparables à ceux de la Russian Petroleum C^o., en échange elle semblait établir sur une base bien plus solide, avec la diversité de ses terrains et de ses affaires, car outre ses exploitations elle comprend encore des raffineries, etc. A ne considérer que l'affaire au début, son capital pouvait sembler exagéré, mais complétée et développée comme elle le fut, profitant comme elle l'a fait de toute occasion de s'accroître, elle fut vite à la hauteur des meilleures affaires de Bakou, si bien que ses directeurs communs avec ceux de la Russian Petroleum C^o., M. Max Schumacher à Bakou et M. Georges Tweedy à Londres, purent récemment proposer de fusionner les deux Sociétés: l'une la Russian Petroleum and liquid fuel C^o., apportant sa grande production actuelle, mais n'ayant en exploitation que ses dix déciatines de Bibi-Eibat, où il faut prévoir la diminution des fontaines; l'autre la Bakou Russian Petroleum C^o. Ld., apportant ses concessions divisées, ses terrains vierges qui les entourent, ses raffineries, etc. Evidemment, il devait y avoir des difficultés d'exécution: faire comprendre à des actionnaires, qui ont touché jusqu'à 45 p. ^o/_o de dividende, qu'ils ont avantage à unir leurs intérêts avec d'autres qui n'ont pas dépassé 10 p. ^o/_o; faire comprendre à ces derniers qu'ils doivent faire quelques sacrifices, et, en outre, concilier leurs susceptibilités, tout cela n'était pas besogne aisée. La fusion est annoncée comme conclue, et tous les hommes de naphte trouveront certainement que l'une et l'autre Société a bien fait.

* Voir les N^{os} 1 et 2 du „Caucas Illustré“

Nous avons à indiquer les formes sous lesquelles les Sociétés étrangères fonctionnèrent en Russie. Cette question a son importance, car, ainsi que nous l'avons dit au début de ces notes, les Français ne surent pas profiter des avantages qu'ils avaient à beaucoup de points de vue.

Après avoir été entièrement entre les mains de l'Etat jusqu'en 1872, l'industrie du naphte fut déclarée libre. Cet état dura jusqu'en 1893. La puissance colossale d'une maison étrangère qui centralisa diverses exploitations préoccupa le gouvernement russe qui décida qu'il serait désormais interdit aux étrangers de s'en occuper, à moins d'avoir une permission spéciale assez difficile à obtenir. Cet oukaze écarta les étrangers; en tous cas, les affaires faites pour le compte d'étrangers devaient se faire sous le nom d'un sujet russe. Plusieurs affaires se traitèrent ainsi; malheureusement, à la fin de 1897 et dans les premiers mois de 1898, les grandes Sociétés nouvellement constituées à Londres avaient fait des émissions publiques bruyantes sans s'être mises en règle avec le gouvernement russe, et cela faillit leur coûter cher. Quand elles se présentèrent pour obtenir les autorisations voulues pour fonctionner en Russie et pour transférer à leur propre nom les propriétés passées sous un nom d'emprunt, tout leur fut d'abord refusé. L'annonce de cette nouvelle à Londres causa une véritable panique dans le monde des affaires de pétrole; l'émission d'une des grosses affaires nouvelles en fut absolument compromise, et, par contre-coup, la constitution d'une des rares affaires qui devait être faite en France à ce moment-là ne put être conclue parce qu'à côté de la banque française intéressée il y avait un groupe anglais qui se retira. Finalement, les choses s'arrangèrent à St.-Petersbourg; les autorisations furent accordées, et, maintenant, lorsqu'une Société repose sur des bases sérieuses, le droit d'être reconnue en Russie lui est bien rarement refusé si elle y met les formes voulues. Les concessions peuvent être prises au nom d'un sujet russe ou au nom d'un étranger autorisé spécialement à exploiter le naphte au Caucase; le gouvernement lui accordera généralement ensuite les autorisations voulues pour la constitution et le fonctionnement d'une Société si elle destinée à mettre ses terrains en valeur. Il sera prudent toutefois, et d'ailleurs rationnel, de ne pas commencer par lancer une affaire simplement financière, et il conviendra d'attendre que l'on ait les autorisations voulues avant de faire une émission publique, car, autant le gouvernement russe est désireux de voir l'industrie se développer, autant il est, à juste titre, l'ennemi acharné de tout ce qui est spéculation de bourse.

Albert Blazy

(à suivre)

LES PÊCHERIES DE LA KOURA

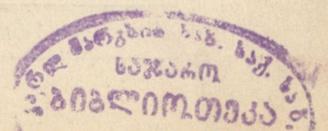
La Koura n'a guère, dans tout son cours inférieur, d'utilité industrielle que pour la capture du poisson qui se multiplie prodigieusement dans ses eaux. En face de Salyan, où le fleuve, aux nombreux lacets, roule ses eaux rapides et jaunâtres au-dessus desquelles émergent comme des habitations lacustres les cabanes des pêcheurs, un bac relie les deux rives. Ce chef-lieu de district dont la population est tate, et dont beaucoup de boutiques



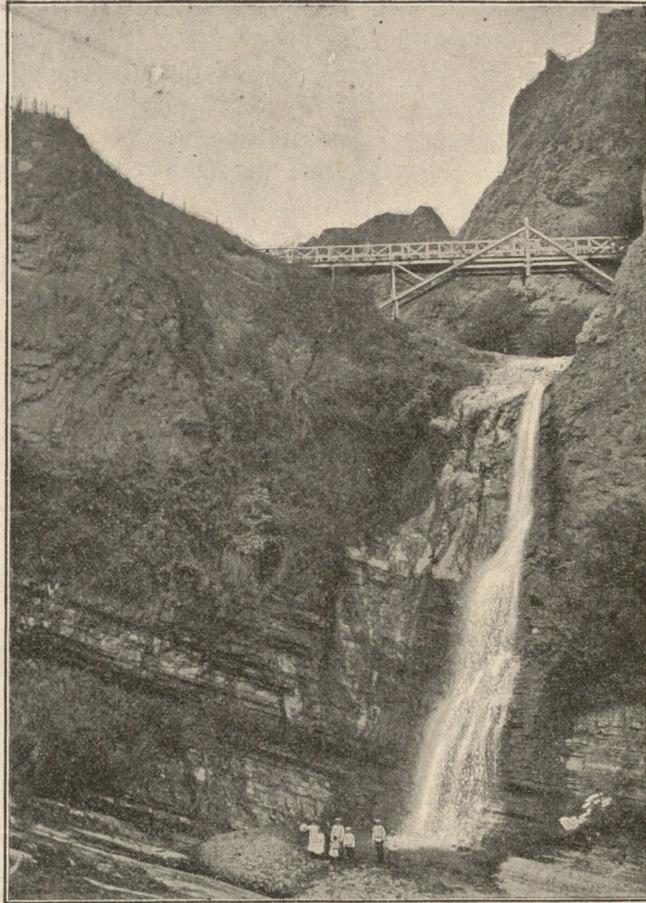
Salyan

sont faites en nattes de roseaux et de joncs, a un climat très fiévreux dû à l'humidité du sol et à l'excessive température de l'été. Officiellement simple village, ce n'est pas moins une véritable ville, la seule de la Transcaucasie côtière au sud de Bakou; elle a la grande importance que lui donnent ses pêcheries et la fécondité de ses jardins. La Koura depuis Djevat (confluent de l'Araxe) est navigable jusqu'à la mer. Tout le long de ses rives poissonneuses sont installées de nombreuses pêcheries qui fonctionnent successivement de mars à mai, depuis l'embouchure du fleuve, à mesure que les poissons remontent le courant. Il n'y a pas de cours d'eau dans le monde où la pêche soit si étonnamment fructueuse (12 à 15.000 poissons par jour), esturgeons, silures etc. C'est pendant ce trimestre que se recueillent les œufs (caviar, en russe *ikra*), l'un des

plus grands rapports des exploitations. Quant aux poissons qu'on a ainsi vidés, ils sont coupés, salés et expédiés principalement à Astrakhan. Au delà de Salyan, on peut citer comme stations de pêche importantes: Norachaine, Bank et Bojie-Promicel.



Tiflis



La cascade du jardin botanique

LES JUIFS MONTAGNARDS DU CAUCASE

On compte, dans le Caucase, 38.000 Juifs environ. Ils se divisent en Juifs européens de récente immigration et Juifs montagnards qui habitent de longue date la région. Ces derniers sont au nombre de 21 à 30.000 et se trouvent surtout dans le Daghestan, dans la région du Kouban, au Sud de Batalpachinsk, sur les bords du Térék, dans les gouvernements d'Elisabethpol et de Bakou. On connaît, en général, deux types juifs: le type espagnol ou méditerranéen (de sang sémitique, dolichocéphale, la face allongée, étroite), et le type russe ou polonais qui probablement n'est pas d'origine sémitique mais est venu en Europe avec des éléments ariens et qui montre la tête brachycéphale, la face et le front larges. Les Juifs montagnards du Caucase appartiennent à ce dernier type. Ils ont été amenés au Caucase par plusieurs flots d'immigration. Leurs traditions les font descendre de ces Juifs que les rois assyriens et babyloniens avaient conduits de Palestine, en Médie. Leur infiltration a dû commencer, dans les VII et VI^{ème} siècles av. J. C., du côté de l'Asie Mineure et de Babylone. Leur nombre était considérable en Géorgie et en Arménie dès les III et II^{ème} siècles av. J. C. et s'accrut encore sous le règne de Tigrane III (de 89 à 55 av. J. C.) lorsqu'un nouveau flot parvint dans le Caucase. Dans le nord de cette contrée, notamment dans le Daghestan, ils ne sont venus qu'après l'invasion arabe au VIII^{ème} siècle de l'ère chrétienne, par la voie de Derbent. Un troisième flot arriva en 1180 de Jérusalem et de Bagdad, mais à travers la Perse, fait qui a déterminé la formation de l'idiome et de la religion des Juifs montagnards. Leur langue iranienne a dû prendre naissance dans une région où Juifs et Turcs iraniens ont vécu ensemble c'est-à-dire en Perse; car c'est un dialecte iranien-tate, usité par la bouche semite, et dont la phonétique et la syntaxe ont subi la forte influence du ture Tate et Juifs montagnards se comprenant entre eux.

Les traits caractéristiques des hommes sont: la peau brune foncée, la stature moyenne ou haute, la taille svelte, les épaules larges, les yeux noirs, vifs et profonds, la pupille parfois jaunâtre, les sourcils et la barbe noirs, le nez aquilin, les pommettes saillantes. Les femmes, assez jolies, sont de stature moyenne, la face ronde ou ovale, le teint blanc ou blême, les yeux grands et noirs, les cheveux longs et noirs, les lèvres épaisses, exsangues, le nez droit, pointu, les mamelles grandes, les épaules étroites, la taille fine. Les mensurations opérées sur 14 individus ont donné les indices

suivants: céphalique 83.4 et 86.07, facial 79.6 et 89.0, et nasal 62.3 et 62.4.

Le séjour en Perse des Juifs montagnards a laissé de fortes traces dans la religion, car ils ont propagé chez les Iraniens le mosaïsme et ont adopté en échange des éléments païens. Les Tates du Caucase affirment eux-mêmes qu'ils ont été Juifs dans un passé récent; ils conservent encore des livres en hébreu et donnent à leurs enfants des noms empruntés à l'Ancien Testament. Il serait presque impossible de distinguer le Juif montagnard et le Tate si l'anneau de cheveux qui pend devant l'oreille ne venait trahir le Juif. Ne connaissant leur coreligionnaires européens que depuis deux ou trois siècles, les Juifs montagnards diffèrent considérablement de ceux-ci tant dans les cérémonies que dans les fêtes et les mœurs. Ils se disent Dagh-Tchoufougs et détestent les Juifs Echkenezis. A côté du Dieu unique qui est partout, ils connaissent encore une foule de divinités ou esprits qui tantôt restent invisibles tantôt apparaissent sur la terre sous la forme d'êtres humains ou d'animaux. Le Noum-Neghir (Celui dont on ne doit prononcer le nom à l'instar de Jéovah) protège les voyageurs et est le dieu de la fécondité; il descend sur la terre sous la forme d'une martre blanche. L'Ochdehoe-Mar (serpent géant), le Pénate qui réside, sous forme d'un serpent à sept têtes, sous le plancher de la maison, est invisible, ne fait voir que ses fils, veille sur le bonheur de la famille et agréé les offrandes de miel. Le Ser-Ovi ou Ledei-Ov (Esprit des eaux) est une belle vierge blanche qui veille dans la nuit sur les eaux pour que les hommes ne viennent pas les salir; elle tourmente les femmes en couches et séduit les jeunes gens comme une sirène; elle fuit le fer et l'acier, aussi les Juifs portent-ils des bagues de ce métal et ont-ils soin qu'une femme en couches ne soit jamais seule. L'Ileh-Novî n'est autre que le prophète Elie et en même temps le dieu de la richesse. Il apparaît tantôt comme Esprit blanc, tantôt comme ouvrier ambulante ou mendiant pendant un mariage; c'est pourquoi on invite aux noces tous les habitants de l'*aoul* pour que les pauvres aient leur part dans la joie des riches. Le Chehadou est le Méchant qui pèse sur les hommes (Cauchemar) au point qu'ils en deviennent fous. L'Idor est l'esprit invisible des plantes; on célèbre sa fête la nuit d'Idor (Chev-Idor), au printemps. La famille se place autour d'une nappe étendue par terre et mange des fruits séchés ou salés, en faisant des prières.



Les Juifs croient que cette nuit-là les arbres et les herbes font la fête et se rendent à l'aube devant Idor pour lui demander leur âge et leur sort; mais on ne peut les voir; on n'entend que leur bruissement. Le Sémireï est le dieu de la pluie, de l'éclair et du tonnerre. Quand il commence à pleuvoir les enfants retournent leurs pardessus et leurs bonnets, se mettent à danser en rond et à chanter la chanson de la pluie. Quand il y a sècheresse, on se rend au cimetière pour y prier à jeun. Le Goudour-Boï et le Kessen-Boï sont les dieux de l'automne et de l'hiver. En Novembre, entre la nouvelle et la pleine lune, des groupes d'une vingtaine de jeunes gens font le tour des *aouls*, frappent aux portes et crient: „Goudour-Boï“. On les laisse immédiatement entrer; ils se placent en rond et entonnent la chanson de Goudour-Boï tandis que d'autres répondent par le refrain: „Hossoï, Kessen-Boï“. Quand on leur a donné des vivres et de l'argent ils s'en vont. Ces tournées continuent jusqu'à la pleine lune, puis on arrange une fête à laquelle on convie les vieux; l'argent qui reste est distribué aux pauvres. Au printemps les jeunes gens allument des fagots et franchissent le feu en sautant, car ils pensent que le Christ, descendu sur la terre pour frapper les Juifs de toutes les misères, évite les maisons devant lesquelles il rencontre du feu. Le septième jour de la fête dite Koutchi, les jeunes filles dansent du soir au matin, car c'est cette nuit-là que doit être décidé si elles seront riches ou pauvres, si elles vont vivre ou mourir, se marier ou coiffer S-te.-Catherine. Les principales fêtes de ces Juifs sont les Pâques et le Pourim (fête de Mardokhai et Esther qu'ils appellent Nissonou et Hamonou); à cette occasion ils endossent des habits neufs, préparent l'alva et font des visites. Dans les questions religieuses ils sont exclusifs, fanatiques et commentateurs ardents du Talmoud. Dans leur fanatisme ils refusent d'apprendre à lire et à écrire, de sorte que les analphabètes représentent les 85^o/_o de la race. Dans le Caucase entier ils n'ont que cinq à six écoles pour l'instruction des rabbins lesquels pratiquent la circoncision et donnent l'enseignement religieux. La langue de leur rite est l'hébreu. Pendant la prière, ils se tournent non pas vers l'Est mais vers l'Ouest. Les femmes ne sont pas admises dans la synagogue.

Le Juif montagnard est taciturne et peu laborieux. Les hommes sont paresseux tandis que les femmes travaillent comme des esclaves. La vie de famille est basée sur l'Adati, le recueil des lois traditionnelles. D'après ces lois, le Juif a le devoir

sacré d'aider son prochain avec de l'argent ou avec du travail. Quand l'un d'entre eux bâtit une maison, toute la population de l'*aoul* lui prête secours; quand quelqu'un cuit du pain, son voisin peut utiliser le four à son tour; quand il y a une noce, le maître de la maison envoie des vivres à ses parents indigents. Ce communisme est caractéristique chez les Juifs tout comme l'hospitalité qui est un devoir sacré. Quand un hôte arrive, on l'accueille à bras ouverts; on lui donne à manger et à boire et même de l'argent; on lui présente les notabilités de l'*aoul* qui viennent lui rendre hommage; à l'occasion on fait aussi de la musique en son honneur. Chaque Juif a dans l'*aoul* voisin un ami, Juif ou Mahométan, sur lequel il peut absolument compter; cette amitié est scellée par un baiser (*kourdache*) après lequel on échange les armes et l'on prête serment que l'on se défendra mutuellement jusqu'à la dernière goutte de sang. Ces curieux rapports d'amitié entre Juifs et Mahométans sont tels, que le Juif qui se convertit au mahométanisme est considéré comme un saint, porte le titre de cheikh et est comblé d'honneurs et de cadeaux.

Les Juifs montagnards s'adonnent à diverses occupations; dans les villes ils sont négociants, font le commerce ambulante ou sont des interprètes, métier pour lequel ils ont une aptitude particulière. Dans les campagnes, ils font de l'agriculture, produisent du froment, de l'orge, du riz, du tabac, du vin, des fruits et des légumes; ils ne s'occupent guère d'élevage; tout au plus s'ils nourrissent quelques buffles à cause du lait et quelques ânes à cause de leur endurance. Ils ont rarement des chevaux, des vaches, des moutons ou des chèvres, et plus rarement encore des chameaux. Autrefois ils s'adonnaient à la cueillette des racines tinctoriales et confectionnaient des couleurs, mais cette source de revenus est tarie depuis la vulgarisation de l'alizarine. Ils sont loin d'être aussi habiles à faire fortune que leurs coreligionnaires européens; par contre il y a parmi eux beaucoup d'indigents qui vont de village en village pour gagner leur pain.

Le mariage est un événement coûteux; le fiancé achète la jeune fille moyennant une *kalyne* qui s'élève à 150 roubles au minimum; puis il doit payer les frais de la noce et la somptueuse robe de la mariée, ce qui coûte encore 150 roubles. Les jeunes filles se marient à l'âge de 13 à 14 ans, et à 15 ans elles sont déjà mères; les hommes se marient bien plus tard et les célibataires sont nombreux. La noce est célébrée en hiver, quand il y a encore beaucoup de vin. Les cérémonies

commencent un dimanche soir avec un repas auquel les fiancées invitent, en dehors des parents, un garçon et une fille de chaque maison du village; ces invités formeront le cortège. Le lundi, les garçons nomment un schah et un vizir qui les conduisent pour aller chercher la fiancée qu'ils amènent mardi dans l'*aoul* du fiancé. Dans la nuit de mardi à mercredi, la fiancée prend un bain et met ses vêtements de cérémonie; mercredi, à midi, le fiancé en fait de même, puis il se rend dans la maison des parents de sa future, se met à genoux devant eux, leur baise la main et les pieds, après quoi on amène la fiancée voilée; on la lui remet et tout le monde se rend à la synagogue. Le marié y entre; derrière lui un parent de sa femme saisit celle-ci et l'apporte sur les bras près de son époux. La cérémonie nuptiale a lieu dans la cour sous un baldaquin. On fait une prière, on boit du vin, on échange les anneaux; et on fait de nouveau une prière. Puis on donne lecture du contrat de mariage. On dit encore une prière et on boit encore du vin, mais cette fois-ci le rabbin saisit le verre et le casse sur une pierre placée sous le baldaquin. On rentre; sur le parcours on félicite les époux en leur jetant de la farine, des grains de froment et d'orge. On se met à table. Après minuit, le couple se retire dans la chambre nuptiale dont la porte est gardée par un ami du fiancé. Au bout de trois heures, le mari revient au milieu des convives, et les femmes accourent chez la mariée pour remettre le lit en ordre. Des coups de feu annoncent au village que le mariage est consommé. Le schah amène le cortège chez l'épousée qui est assise par terre et qui offre à chaque jeune fille un verre de vin que celle-ci vide et rend garni d'une monnaie. La mère et les sœurs cadettes restent pendant neuf jours auprès de la nouvelle mariée et lui prodiguent les consolations et les conseils. Le dixième jour, il y a encore un grand repas de famille après lequel les mariés „affranchis“ sont admis à vaquer à leurs affaires. Pendant trois ou quatre mois, la femme ne peut quitter le maison ni ôter son voile. En cas d'incompatibilité d'humeur ou si elle vieillit trop vite le mari prend encore une femme—la bigamie étant admise—et, dans ce cas, l'épouse déchue devient une véritable esclave. Si la femme devient veuve, le frère cadet de son mari l'épouse bon gré mal gré. Les femmes sont, du reste, ignorantes et ne savent ni lire ni écrire. La religion ne leur impose que trois devoirs: vendredi soir, elles ont à allumer deux bougies; après la menstruation elles doivent prendre un bain; quand elles cuisent le pain elles doivent jeter au feu un morceau de la pâte en débitant une prière.

Quand la femme est en couches, une sage-femme, qui n'est qu'une empirique, est toujours présente. La Juive accouche debout ou à genoux en se cramponnant à une corde suspendue au plafond. Si le nouveau-né est un garçon, le père donne un grand repas; le huitième jour a lieu la circoncision dans la synagogue; on donne à l'enfant généralement le nom du père ou d'un proche parent. Si c'est une fille, c'est la désolation dans la famille; nul ne se soucie ni de l'enfant ni de la mère. Aux filles on donne le nom d'un vigoureux animal ou d'un métal précieux. L'accouchée garde le lit pendant neuf à dix jours; elle prend son bain au bout de quarante jours si elle a eu un garçon, et au bout de soixante jours si elle a eu une fille.

Quand un membre de la tribu vient à mourir, tous les habitants de l'*aoul* abandonnent leurs travaux et accourent dans la maison mortuaire. Les femmes portent en signe de deuil un linceul blanc et des pantoufles jaunes. La maison retentit de cris terribles; les femmes s'égratignent avec leurs ongles, s'arrachent les cheveux. Le cadavre est couché par terre et reste là jusqu'à ce qu'on ait creusé la fosse; puis on allume des chandelles, le rabbin lit les psaumes de David; on habille le défunt, on le porte au cimetière—les femmes restant à la maison—on l'ensevelit sans cercueil, la face tournée vers l'Est; on le recouvre de planches et de terre. On fait encore une prière, puis l'assistance revient dans la maison mortuaire. Pendant une semaine on console la famille. Le septième jour, on arrange un repas funèbre, puis tout le monde rentre chez soi. Le deuil dure une année; pendant ce temps, il est interdit aux membres de la famille de prendre des bains et de se mêler aux distractions publiques. Chaque lundi et vendredi, les femmes se réunissent „pleurer“. Pendant onze mois, parents ou enfants se rendent à la synagogue dire la prière pour le repos de l'âme du défunt. Au bout de onze mois, on érige une pierre tombale sur laquelle on inscrit les vertus du mort, la date de son décès et quelques versets des prophètes, et à partir de là on célèbre une noce commémorative à chaque anniversaire.

Les Juifs habitent des *aouls* disséminés. Les maisons sont de simples charpentes, des bâtisses en pierre avec une plate toiture en argile; le devant revêtu de maçonnerie, le bas des parois peint en rouge ou en gris. La charpente du toit repose sur un madrier soutenu par une colonne couverte de fleurs et de figures sculptées; le bout des poutres est allongé à sept pieds de manière à



former un vestibule. La maison contient une chambre pour les hommes, une autre pour les femmes et une troisième pour les visiteurs. Celle des femmes sert en même temps de cuisine et de réduit pour les enfants. On y conserve, le long des murs, le vin, la farine, les fruits séchés, le blé, le bois de chauffage. Le long du second mur se trouvent, sur des planches soutenues par des blocs de pierre, les couchettes formées de tapis et de literie; sous ces planches sont placés des vases contenant les provisions de lait, de beurre et de fromage. Le long du troisième la vaisselle est masquée par un rideau; le quatrième est réservé pour la porte, la fenêtre et le foyer. Dans chaque maison, il y a toujours de la cendre chaude et du levain. Au plafond pendent des morceaux de viande fumée. La chambre des femmes n'est pas précisément luisante de propreté ni bien aérée; en revanche celle des hommes, et celle des hôtes sont ornées de porcelaines, de poteries, de vases en cuivre, d'armes et de tapis.

Les femmes portent des pantalons bouffants, des chemises en soie ou coton et un manteau de satin qui est en hiver doublé de ouate. La coiffure affecte la forme d'un sac ouvert aux deux bouts enveloppé d'un fichu de laine. Les vêtements sont ornés de passementeries en fils d'or et d'argent. Les pieds sont chaussés de bas de laine et de souliers pointus en cuir jaune ou rouge. La bijouterie se compose de grosses boucles d'oreilles en or ou en argent avec une boule perforée, de bagues plus ou moins précieuses et en acier. Les cheveux et les ongles sont teints avec une poudre végétale. Les femmes mâchent une résine odoriférante qui blanchit les dents et parfume l'haleine.

Les hommes portent la *bachmète* et la *tcherkesska*. Le ceinturon est orné d'agrafes où pend une bourse en cuir. Aux pieds tantôt de légers souliers, tantôt des chaussures munies de ferrure et de talons à clous. La coiffure est un bonnet en peau de mouton. En hiver, hommes et femmes endossent la *touloupe* en peau d'agneau.

J. Janko

LES SECTAIRES RUSSES DU CAUCASE

Les tendances réformistes ou protestantes sont représentées au Caucase, parmi les sectes russes, par les „Lutteurs de l'esprit“ (*Doukhabortskis*) et les „Buveurs de lait“ (*Molokanis*). Ces derniers personnifient la réaction de la raison et de la conscience contre le formalisme orthodoxe et l'excès du ritualisme. Repoussant tout clergé, iconoclastes, ils voient des allégories dans les sacrements et admettent que la vraie communion en Christ consiste dans la lecture et la méditation de sa parole. Les *Molokanis* mangent le pain en commun en souvenir du Sauveur, mais sans y voir aucun mystère. Ils furent persécutés; vers 1800 on leur assigna des terres sur les bords de la Molotchna au nord de la mer d'Azoff, où se trouvent presque toutes leurs communautés, qui ne comptent pas moins de cent mille adhérents; et c'est en 1838 et 1840 qu'une partie d'entre eux sont venus s'établir au sud des monts Caucase.

Les „Lutteurs de l'esprit“ sont plus mystiques encore peut-être que les „Buveurs de lait“; aussi n'en compte-t-on que quelques milliers. Ils croient à l'inspiration, à la parole intérieure qui parle en chaque homme; le Christ a, tout le premier, préféré la tradition orale à l'écriture. Ils nient le péché originel, chacun ne répondant que de ses fautes; peut-être même admettent-ils la préexistence de l'âme et des fautes antérieures.

Les *Molokanis* mettent leur idéal dans une sorte de théocratie démocratique; l'Eglise, disent-ils, et la société civile ne font qu'un; comme elle, la société doit être basée sur les principes évangéliques, sur l'amour, la liberté et l'égalité. Primitivement ils refusaient d'être soldats; depuis, il ont transigé. Mais, malgré leur spiritualisme, ils rêvent une rénovation terrestre de l'homme; sous le nom d'Empire de l'Ararat ils attendent le règne universel de la justice et de l'égalité. On raconte qu'en 1811 des Cosaques arrêtaient une députation de ces sectaires chargée d'aller demander à Napoléon s'il n'était pas le libérateur annoncé par les prophètes.

Molokanis et *Doukhabortskis*, grâce à leur esprit de solidarité, sont beaucoup plus à l'aise que les Tartares ou les Géorgiens, mais ce bien-être même et leur isolement moral les accoutument à la routine; à bien des égards ils sont inférieurs aux autres colons slaves. Les *Doukhabortskis*, presque tous sans aucune instruction, et ne connaissant leurs chants religieux que de mémoire, sont respectés à cause de la pureté de leurs mœurs. Les *Molokanis*, plus instruits, plus fins, se livrant volontiers au commerce, sont moins estimés de leurs voisins; leurs colonies se sont emparées du monopole du roulage.

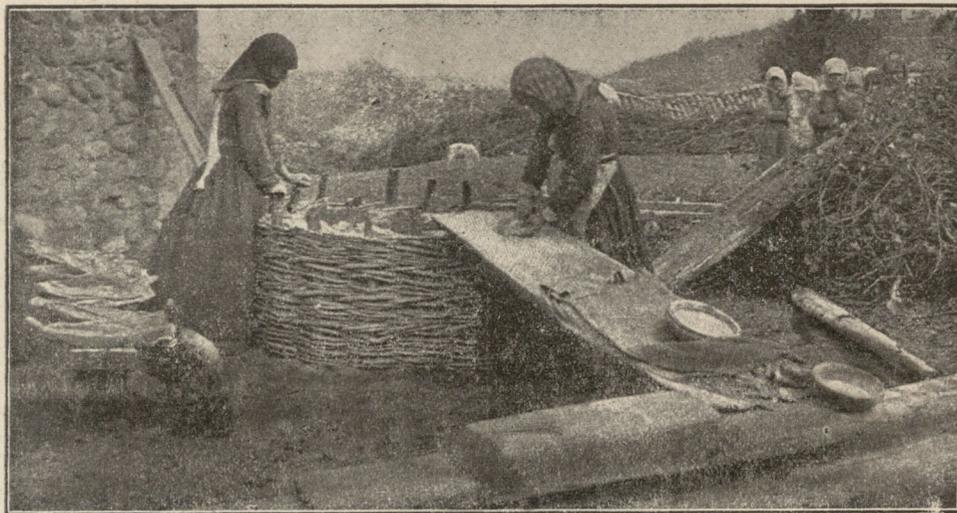
D'après *Elisée Reclus* et *Gustave Lejal*

TYPES DU CAUCASE

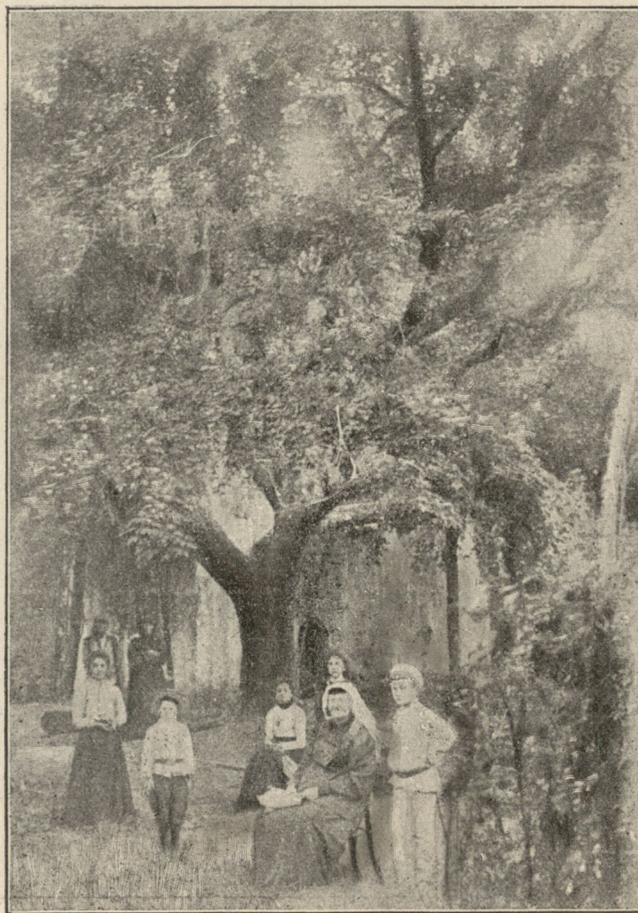


Imérézien vêtu de la bourka

EN KAKHÉTIE

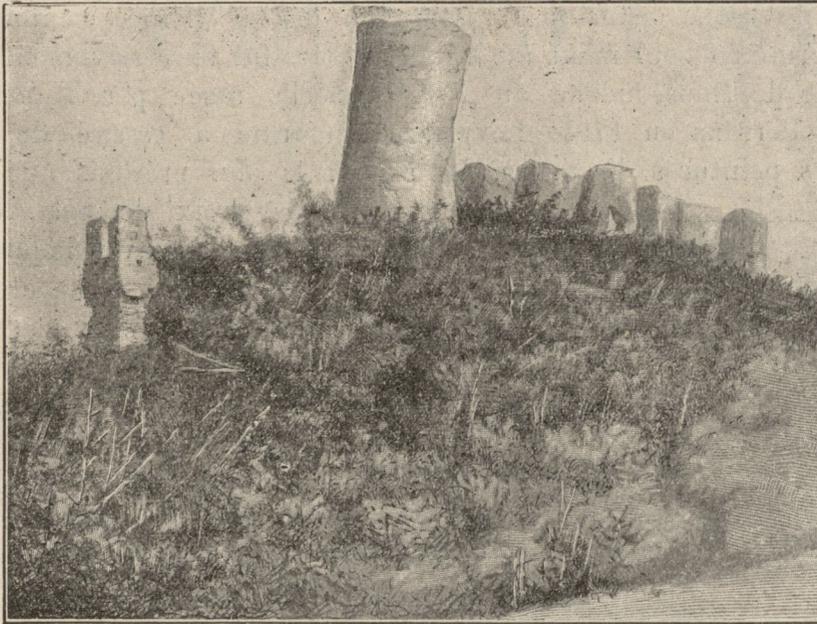


Boulangères géorgiennes

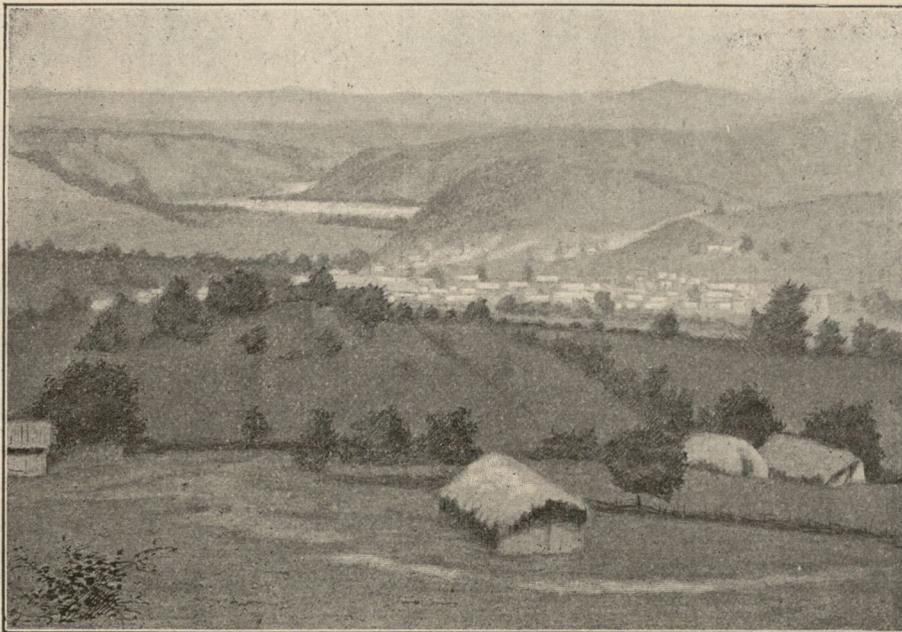


Sous les hêtres

EN KAKHÉTIE



Le forteresse du prince Gourgaslan, sur les bords de l'Iora



Oudjarma, près de Thélaïf

ԳԵՂՈՅԵՆԻ
ԿՈՆՍՏԱՆՍՆԱ

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE AU CAUCASE

LA CATHÉDRALE DE SION A TIFLIS

La cathédrale de Sion, dédiée à l'Assomption de la Vierge, commencée par le roi Vakhtang (469), terminée seulement au VII^{ème} siècle, fut successivement démolie par les Turcs sous le règne de Roussoudane au XIII^{ème} siècle, rasée par Tamerlan au XIV^{ème}, et saccagée par les Persans en 1795. Le prince Gagarine a essayé de reproduire aux voûtes les anciennes peintures disparues. La relique la plus précieuse qu'on y vénère est



la croix de S-te.-Nino l'apôtre du Caucase, avec laquelle elle bénissait le peuple. Cette croix est faite de deux ceps de vigne noués avec des cheveux de la sainte. S-te.-Nino, contemporaine de S-te.-Ripsime et de S-te.-Gaïané, dont on retrouve les souvenirs à Edchmiadzine, avait fui de Rome lors des persécutions; elle apporta d'Arménie le christianisme en Géorgie au commencement du IV^{ème} siècle. Parmi les images précieuses qui ornent l'iconostase, il faut citer celle de la Vierge, et celle de Nino-Tsminda fabriquée en 1677. Dans le trésor, qu'on ne montre aux visiteurs qu'avec une permission du St.-Synode, on admire des mitres de patriarches, des bonnets, crosses, croix etc., des broderies surchargées de perles fines et des costumes sacerdotaux magnifiques.

Parmi les 60 manuscrits ou édits anciens, on en cite un du X^{ème} siècle (Bible), un du XIV^{ème}, cinq du XV^{ème}, sept du XVI^{ème} et XVII^{ème} et d'autres du XVIII^{ème} siècle.

Les tombeaux les plus remarquables sont ceux de Vakhtang Gourgaslan, fondateur de Sion; du roi Adarnassé (619-639) qui termina la construction de la cathédrale, de Jean Mkhar-gdzéli, général de l'armée géorgienne sous Tamar, mort au commencement du XIII^{ème} siècle; de Paul Tsitsianoff, le premier commandant en chef de l'armée russe en Géorgie (1806).

J. M.

Tailleur T. COGON, maison du Club artistique à Tiflis